

Black, Jeremy (1997) *Maps and History. Constructing Images of the Past*. New Haven, Yale University Press, 267 p. (ISBN 0-300-06976-6)

Marc Grignon

Volume 42, Number 116, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022743ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022743ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grignon, M. (1998). Review of [Black, Jeremy (1997) *Maps and History. Constructing Images of the Past*. New Haven, Yale University Press, 267 p. (ISBN 0-300-06976-6)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 42(116), 281–285.
<https://doi.org/10.7202/022743ar>

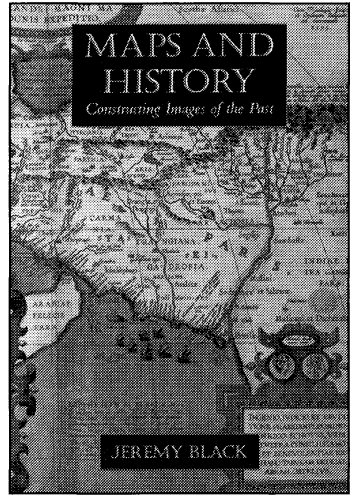
BLACK, Jeremy (1997) *Maps and History. Constructing Images of the Past*. New Haven, Yale University Press, 267 p. (ISBN 0-300-06976-6)

Dans *Maps and History*, Jeremy Black étudie les atlas historiques, qu'il traite en tant que «genre» particulier du discours géographique. Son approche s'inscrit d'emblée dans le renouvellement que l'histoire de la cartographie connaît depuis une quinzaine d'années.

L'auteur commence par démontrer que la cartographie historique suppose une conscience particulière du rapport entre le temps historique et le territoire. La conscience historique, en tant que telle, n'est pas suffisante pour inciter à la cartographie historique, comme le montre l'exemple de la Chine de l'époque Tang (618-907). C'est en effet à l'époque Song que cette conscience prend un tournant vers «*a spatial rather than cosmological definition of what China meant*» (p. 3) et qu'apparaît, au XII^e siècle, le premier atlas historique chinois imprimé.

Les mêmes critères permettent à Black d'aborder les débuts de la cartographie historique européenne. Pour l'auteur, «*an awareness of historical cartography depended on a clear sense of the past as separate*» (p. 6), ce qui n'était pas encore le cas au Moyen Âge. La perception du passé comme distinct du présent se précise au XVI^e siècle et le *Parergon* (1579) d'Abraham Ortelius — d'abord inclus dans le *Civitates Orbis Terrarum* — constitue le premier atlas historique moderne, c'est-à-dire la première publication comprenant une série de cartes historiques conçues dans un même but. Son contenu axé sur l'Antiquité répond au fait que «*[f]or sixteenth-century Europeans the Classical world was their source as well as a measure of the achievements of their civilization*» (p. 10). Ortelius répond en outre à des préoccupations plus immédiates: «*The Low Countries, in his map of them in the Roman period, consists of the seventeen provinces belonging to the Habsburgs, creating a sense of territorial coherence that was misplaced for the earlier age*» (p. 10). Ces deux questions, le monde antique et la continuité historique du territoire national, demeureront des constantes dans les atlas historiques des XVII^e et XVIII^e siècles.

La perspective que Black adopte dans les deux premiers chapitres, qui couvrent le développement des atlas historiques depuis Ortelius jusqu'au XIX^e siècle, est téléologique. En effet, les «déficiences» des ouvrages plus anciens appellent les «innovations» des plus récents. Un problème inhérent à cette façon de voir est que les déficiences ne sont perceptibles que de façon rétrospective, à la lumière des transformations que le genre a connues par la suite. Black prend parfois quelques précautions avant d'affirmer qu'un ouvrage est plus «avancé» qu'un autre, mais sa perspective laisse peu de place à l'appréciation des valeurs qu'un atlas particulier pouvait véhiculer dans son contexte historique.



Le chapitre 3 aborde à nouveau le XIX^e en approfondissant les thèmes ébauchés plus tôt. À partir de ce point, on reconnaît mieux l'apport des réflexions sur l'histoire de la cartographie formulées par John Brian Harley, sous les auspices de qui Black situe son propre travail en référant plusieurs fois à ses articles. Selon l'auteur, les atlas historiques du XIX^e siècle se caractérisent globalement par des cartes politiques montrant des territoires aux couleurs uniformes découpés par des lignes précises (p. 54), ce qui fait ressortir les mouvements de frontières et donne une importance prépondérante aux événements militaires: batailles, conquêtes, traités. L'atlas historique de Karl von Spruner (1846), qui se distingue par sa rigueur méthodologique, mélange les cartes politiques et les plans de batailles de façon caractéristique pour l'époque. L'*Atlas historique de la France* (1878) de A.H. Dufour utilise des procédés répandus: les cartes sont généreuses par rapport au territoire national et le choix des dates ignore les moments de faiblesse du pouvoir central (p. 57). Les atlas historiques de cette période sont en outre caractérisés par une lourde fonction didactique, venant soutenir les mythes nationaux que les systèmes d'éducation de masse se font un devoir de véhiculer.

En ce qui concerne les empires coloniaux, Black montre comment «*[maps of exploration and the 'known world' reflected and encouraged the related notions of Eurocentrism, diffusion and teleology]*» (p. 63). Ainsi, plusieurs ouvrages anglais se terminent par une carte des possessions britanniques représentées dans une seule couleur — habituellement le rouge — donnant à l'Empire une unité qui occulte beaucoup de différences dans le statut réel de chacune de ses parties (p. 58).

Généralement, les territoires hors de l'Europe sont inclus dans les atlas historiques de cette période dans la mesure où ils participent à une dynamique centrée sur cette dernière. L'image la plus saisissante de cet eurocentrisme apparaît dans l'ouvrage de Edward Quin (1830), dans lequel des nuages recouvrant les régions du globe inconnues des Européens reculent au fur et à mesure des «découvertes» qui apportent la civilisation. Tout ce qui ne peut être représenté à l'aide des conventions cartographiques établies pour l'Europe moderne est ainsi mis à l'écart.

Black convainc non seulement par la perspicacité de ses observations mais aussi par l'étendue du corpus qu'il considère. Le chapitre 3 se termine par un examen des atlas historiques les plus importants de Suisse, de Hollande, de Pologne, de Bulgarie, de Hongrie, de Russie, des États-Unis et d'Écosse, examen qui montre comment les conventions établies ont été adaptées selon les situations nationales.

Le chapitre suivant examine l'impact du déterminisme environnemental. L'inclusion croissante des caractéristiques physiques dans les atlas historiques témoigne de la croyance en une influence déterminante de l'environnement sur le développement des peuples et des états. La théorie environnementaliste, dont l'utilisation dépassera de beaucoup la période pendant laquelle elle était une hypothèse scientifique valable, permettrait ainsi d'expliquer «*the differing political trajectories of various ethnic groups*» (p. 82). Les auteurs de ces atlas, dont beaucoup sont des militaires, n'hésitent pas à concevoir leurs ouvrages de manière à démontrer que le développement d'un pays dépend de l'existence d'un rapport organique entre l'état et la nation. Les empires coloniaux formeraient aussi, selon eux, des ensembles organiques. Ainsi, pour H. Vast et G. Malleterre, «l'Algérie

avec la Tunisie, est le prolongement de la France» (*Atlas historique. Formation des États européens* (1900), cité par Black, p. 88)

La critique de l'environnementalisme amènera graduellement l'ouverture des atlas historiques à des thèmes plus variés au XX^e siècle. Des atlas au contenu plus riche et plus complexe sont publiés entre les deux guerres, en particulier aux États-Unis. Le plus impressionnant, selon Black, est l'*Atlas of the Historical Geography of the United States* (1932) de Charles Paullin, qui aborde l'histoire économique, le développement agricole et industriel et plusieurs autres thèmes nouveaux.

Dans le souci de fournir une analyse équilibrée, Black fait ici la parenthèse suivante: «*It is all too easy to present 'distorted' mapping as the product of ideological societies and then discuss the question in terms of Fascist and Communist states as if they were the sole states with ideologies or in which ideological issues influenced mapping and historical atlases and as if it is clear how to assess distortion in historical cartography*» (p. 117). Dans cette perspective, il signale que l'échelle retenue par Paullin occulte les plus grandes inégalités économiques, qui ne se situent pas entre les différents états américains, mais plutôt à l'intérieur de chacun (p. 120).

Black poursuit en examinant les distorsions beaucoup plus marquées caractérisant les atlas nazis. Il montre comment «*objective geographic standards and values were abandoned in favour of tendentious presentations*» (p. 123), ce que lecteur peut facilement constater dans une carte présentant l'Allemagne comme le bouclier historique de l'Europe. Black souligne que, dans cette carte, «*the Poles appeared not as resisters of Russia and Communism but as assailants at Tannenberg linked to the Tatars. Only the Germans appeared able and willing to protect civilization, and thus their leadership seemed natural*» (p. 127).

Le souci de fournir une appréciation mesurée amène Black à amorcer sa discussion des atlas historiques produits après 1945 par un examen du contexte commercial (chap. 6). Il veut démontrer que le contenu de ces atlas historiques n'est pas le simple résultat des intentions de leurs auteurs. Ainsi, la longévité des thèmes traditionnels est partiellement attribuée aux pressions du marché, qui rendent l'innovation peu viable au point de vue commercial étant donné le coût élevé de la recherche (p. 143). Black considère en outre le secteur subventionné et observe que «*an unstudied aspect of the latter is the way in which the academic and institutional politics of the search for subsidy structures or affects the contents of historical atlases*» (p. 146).

Pour la période qui s'étend de 1945 à nos jours, Black examine d'abord les atlas historiques des pays communistes. Dans ces ouvrages, des flammes et des poings fermés symbolisent sur les cartes les révoltes populaires, les grèves et les manifestations anticolonialistes, ce qui vient nuancer l'impression d'unité intérieure sans faille que donnent habituellement les conventions établies. Les ouvrages communistes consacrent des cartes à la révolte de Spartacus, à la Commune de Paris, aux rébellions contre les Habsbourg et même à l'occupation autochtone de l'Amérique à l'époque coloniale — sujets qui apparaissent rarement dans les atlas occidentaux des années 1950 et 1960 — mais, en contrepartie, ils ignorent les tensions à l'intérieur du bloc communiste et présentent toujours l'histoire de la Russie sous un jour favorable. En général, Black observe que «*the extent and*

importance of popular risings were exaggerated in order to serve the notion of class war» (p. 157), mais il conclut aussi que les ouvrages communistes «*played an important role in widening the agenda of political maps away from simply territorial control and in directing attention to socio-economic issues»* (p. 160).

Les ouvrages communistes trouvent leurs pendants occidentaux dans un petit nombre d'atlas historiques anticomunistes, dont un ouvrage sur la Pologne publié à New York en 1987 (p. 161). D'autres ouvrages, produits sous les régimes autoritaires espagnol et portugais, entretiennent une vision colonialiste profondément conservatrice.

Black conclut ce chapitre en commentant des ouvrages plus caractéristiques du libéralisme occidental pour montrer qu'ils ont aussi leurs travers. Si ces atlas sont généralement moins guidés par une orientation politique pré-définie, l'idéologie du progrès est tenace et le *Times Atlas of World History* de 1978 parle toujours en termes de civilisation et de barbarie (p. 170).

Le chapitre 8 montre le développement d'approches moins eurocentriques à partir de la fin des années 1970. S'il existe des exemples qui permettent à Black de dire que «*[t]here are still atlases and maps that reveal a lack of sympathy, interest or understanding»* envers les autochtones (p. 177), la tendance générale va plutôt dans la direction opposée. L'Atlas historique du Canada constitue ainsi «*a serious attempt to incorporate the Native experience»* (p. 183). Dans les pays décolonisés, les atlas historiques qui suivent l'agenda traditionnel font face à la contradiction entre un territoire dont les frontières résultent de la colonisation et un passé pré-colonial pour lequel ces frontières sont peu pertinentes (p. 192).

Les deux derniers chapitres, qui abordent la situation contemporaine, sont amenés par la mise en garde suivante: «*If the new agenda threatens to exacerbate Eurocentrism, the same is also true of the expensive march of technology»* (p. 203). Au chapitre 9, Black montre la diversité des thèmes abordés dans les atlas historiques des années 1980 et 1990 tout en soulignant les difficultés inhérentes au traitement de certains. Par exemple, la construction d'églises sur un territoire donné indique peut-être moins la ferveur religieuse des habitants que leur richesse (p. 205). L'auteur pourrait aussi critiquer l'usage des flèches expliquant la diffusion des styles artistiques. En effet, les flèches suggèrent que les artistes subissent passivement des influences venues d'ailleurs, alors que, généralement, ils les choisissent et vont les chercher. Le chapitre 10 explique les transformations profondes que l'informatique apporte actuellement à la cartographie et à l'édition.

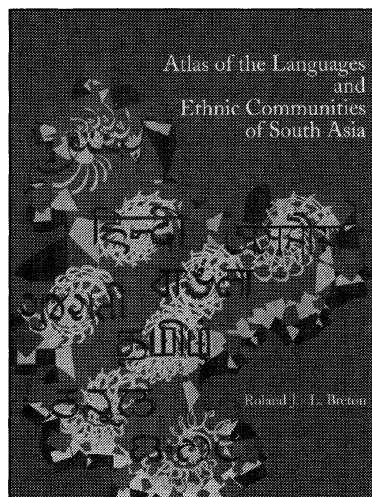
Ces deux derniers chapitres, riches en information, déçoivent dans la mesure où la question de départ, celle de l'eurocentrisme, n'est pas vraiment abordée. Ils déçoivent aussi par le fait que l'argumentation est souvent développée en termes de «possibles», comme dans cette remarque au caractère hypothétique: «*the compilers of historical atlases may soon show greater interest in the mapping of perceptions and ideas»* (p. 205). Délaissant ainsi l'analyse d'un corpus existant, l'auteur spéculé sur des développements éventuels. Au chapitre 10, il reconnaît que «*there are also questions about hidden bias in GIS»* (p. 239), mais il met rapidement cette idée de côté.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de Black se distingue par un souci d'équilibre dans les jugements, par le caractère englobant de la recherche et par un méthodologie ancrée dans les travaux récents en histoire de la cartographie. Les premiers et les derniers chapitres s'écartent de cette orientation pour fournir un prologue et un épilogue à la partie centrale. Les observations méthodologiques qui ponctuent l'ouvrage, tout comme les discussions contenues dans les chapitres 3 à 8, suffisent néanmoins à suggérer une autre analyse des parties plus anciennes et plus récentes du corpus.

Marc Grignon
Département d'histoire/CÉLAT
Université Laval

BRETON, Roland J.-L. (1997) *Atlas of the Languages and Ethnic Communities of South Asia*. Walnut Creek, AltaMira Press, 231 p. (ISBN 0-8039-9367-6)

Cet atlas est la seconde édition d'un ouvrage en français publié en 1976. L'auteur a révisé son livre en tenant compte de la dynamique ethnolinguistique révélée par les recensements de 1981 et 1991 en Asie du Sud. Le volume comporte deux parties très inégales: une courte présentation des idiomes et des peuples du subcontinent, où l'Inde sert de laboratoire exemplaire de la coexistence multiculturelle et où sont mises en évidence les concordances et discordances entre langues et caractères ethniques; 60 planches (cartes et graphiques) commentées sur le complexe linguistique indien et son rayonnement international, sur les différentes régions étudiées selon une analyse sémiographique et sur l'évolution récente des principales langues utilisées. L'auteur a pris soin de répartir ses illustrations à travers les chapitres de la seconde partie, plutôt que de les reporter à la fin de l'ouvrage comme ce fut le cas dans l'édition française. Plusieurs annexes fournissent des renseignements supplémentaires: des tableaux statistiques sur la langue maternelle des divers groupes ethniques et une classification linguistique pour l'ensemble du subcontinent.



Cet atlas présente un contenu informatif important mettant en relief une diversité culturelle remarquable, mais les moyens (notamment technologiques) mis en œuvre pour réaliser l'ouvrage ne sont malheureusement pas à la hauteur de la qualité de la recherche et du texte. Les planches en noir et blanc sont peu attrayantes, ce qui est excusable pour une publication modeste. Toutefois, fait déplorable, leur lecture est parfois rendue difficile en raison d'une surcharge d'éléments et/ou d'un choix